

LA GRANDE POLITIQUE DE NIETZSCHE COMME REMÈDE AU NIHILISME

par Michaël Thompson

Die Zeit für kleine Politik ist vorbei : schon das nächste
Jahrhundert bringt den Kampf um die Erd-Herrschaft, –
den *Zwang* zur großen Politik.

Jenseits von Gut und Böse, § 208.

Il peut certes sembler curieux de présenter une réflexion politique sur Nietzsche. En effet, l'auteur du *Gai Savoir* est plutôt considéré au mieux comme un critique de la morale et de la religion, au pire comme un iconoclaste frôlant la folie. Il est vrai que Nietzsche s'est lui-même considéré comme de la dynamite¹, et a passé la dernière décennie de sa vie dans des conditions où l'on ne peut que formuler des doutes quant à sa santé mentale, mais il est trop simple de crier au fou devant un incendiaire tout en ignorant le contenu exact de sa pensée. Le marteau nietzschéen permet bien de briser les idoles², mais c'est également l'instrument par lequel de nouvelles tables de la loi sont gravées. Si la destruction est un élément important dans la pensée nietzschéenne, il est regrettable de négliger la partie créative et affirmative de son œuvre. Revient effectivement tout au long du *corpus* nietzschéen le caractère essentiel de la construction, de la création – dont la forme la plus aboutie constitue justement la « *grande politique* ». Dès lors se pose la question de la nature de cette grande politique : sa légitimité, sa finalité, et surtout les moyens qu'elle se donne d'y parvenir.

Ce ne sera pas chose aisée. Nietzsche lui-même se révèle peu disert sur ce sujet : seu-

1. *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis un destin », § 1. Dans ce qui suit toutes les traductions de Nietzsche sont de moi.

2. À ce titre, l'État lui-même en est une : cf. *Zarathoustra*, I, « De la nouvelle idole ».

les six occurrences de cette notion peuvent être dénombrées dans le *corpus*³. Mais la relative discrétion de Nietzsche sur ce sujet ne signifie aucunement que la grande politique n'est qu'un détail de sa pensée. Les lignes qui suivent se proposent au contraire de montrer qu'elle constitue en quelque sorte la clef de voûte de la philosophie de Nietzsche, assurant une cohésion entre ses notions importantes et fédérant autour d'elle les différentes perspectives qui en sont issues. Comprendre la grande politique suppose donc au préalable de connaître l'intention qui guide Nietzsche dans l'élaboration de sa pensée. Par conséquent, il convient de reprendre son mouvement tour à tour critique et affirmatif, afin de replacer la grande politique dans son contexte.

1. Le souci politique.

C'est très tôt que le problème politique apparaît dans la pensée de Nietzsche. Il projette d'écrire en 1872 un texte sur *L'État chez les Grecs* – dont seule la préface a été rédigée – qui déborde la sphère purement philologique pour constituer une réflexion sur l'État en général et sur ses limites. Nietzsche y apparaît conscient qu'une hypertrophie de l'État, du type de la *Realpolitik* conçue par Bismarck, se révélerait dangereuse dans la mesure où l'indépendance des affaires humaines serait mise à mal. Mais paradoxalement, dans le même temps, l'État constitue une garantie contre les financiers qui entendent l'arraisonner, l'assujettir à leurs desseins de façon à former un État supranational, dans une optique lucrative à leur endroit. Deux aspects, apparemment contradictoires, apparaissent dans ce texte, et formeront le socle sur lequel va peu à peu s'ériger la pensée politique de Nietzsche. L'auteur du *Gai Savoir* s'aperçoit que l'intérêt humain doit s'organiser pour se protéger de l'exploitation, capitaliste en l'occurrence, mais que cette même organisation est susceptible de dérives non moins dommageables pour l'humanité. Le terme de politique prend alors chez Nietzsche pleinement sens : il s'agit d'une conception du bien commun de l'espèce humaine en général. La politique doit donc avant tout être prise comme le moyen de préserver l'intérêt humain, et non d'instituer un pouvoir quelconque à partir d'une idéologie. Dès lors, la réflexion politique nietzschéenne va s'organiser à partir d'une étude typologique de la société humaine.

D'abord, Nietzsche stigmatise dans son analyse de l'État la domination des faibles. Par « faible » il faut comprendre celui qui fait preuve de défaillance dans sa volonté de puissance.

3. *Aurore*, § 189 (critique négative de la *Realpolitik* de Bismarck), *Par-delà Bien et Mal*, §§ 208, 241, 254, *Crépuscule des Idoles*, « La morale comme manifestation contre nature », § 3, *Ecce Homo*, « Pourquoi je suis un

Afin de rendre compte du monde, Nietzsche ne pose pas de principe idéaliste ou métaphysique ; il conçoit un monde d'apparence, où cette même apparence constitue la réalité, alors nommée volonté de puissance (*Wille zur Macht*) :

Je ne pose donc pas « l'apparence » en opposition à la « réalité », au contraire, je considère que c'est l'apparence qui est réalité [...]. Un nom précis pour cette réalité serait « la volonté de puissance », ainsi désignée à partir de sa structure intrinsèque et non à partir de sa nature protéiforme, insaisissable et fluide⁴.

La volonté de puissance est la référence ultime pour expliquer le monde, mais en même temps ce concept est totalement phénoménal. Il s'agit essentiellement d'une force dynamique, dont le mouvement expansif est conçu positivement sur le modèle de la vie :

*un être vivant veut avant tout donner libre cours à sa force, – la vie est volonté de puissance et l'instinct de conservation n'en est qu'une des conséquences les plus fréquentes*⁵.

Les dualités métaphysiques sont alors délaissées au profit de la seule volonté de puissance, en laquelle tout ce qui advient au monde peut et doit être traduit. Il en est de même en ce qui concerne l'individu. En tant que principe d'interprétation⁶, la volonté de puissance va servir à Nietzsche d'échelle pour évaluer le degré d'expansion des forces, conforme au développement de la vie. C'est parce que la volonté de puissance est elle-même sujet évalué et principe d'évaluation, vie et manière de rendre compte de la vie, qu'une distinction entre les êtres humains va être possible : si la conservation de la vie constitue bien le développement correct de la volonté de puissance pour chaque existence individuelle⁷, il est toutefois possible de contrecarrer ce mouvement. Face au dépassement de soi⁸ et à la création, certains individus considèrent la vie comme un état de fait qu'il faut thésauriser, et non développer⁹. Cette conception négative de la volonté de puissance est avant tout aux yeux de Nietzsche une démonstration de faiblesse : impuissance à créer, à se dépasser soi-même. Le critère de la volonté de puissance permet ainsi à Nietzsche d'établir une typologie humaine : le fort est celui qui est suffisamment puissant dans sa volonté pour créer et se dépasser lui-même ; en revanche, le faible est l'individu chez qui ce mouvement fait défaut¹⁰. Par-là même apparaît un dé-

destin », § 1.

4. *Fragments posthumes*, 1884-85, 40 [53].

5. *Par-delà Bien et Mal*, § 13 ; Nietzsche souligne.

6. Cf. par exemple *Fragments posthumes* 1885-87, 2 [148].

7. Cf. le *Gai Savoir*, § 26 : « *Vivre – cela signifie : repousser sans cesse de soi quelque chose qui veut mourir.* »

8. Cf. *Zarathoustra*, Prologue, § 3 : « *tous les êtres ont jusqu'à présent créé quelque chose au-delà d'eux-mêmes.* »

9. Cf. le *Gai Savoir*, § 349.

10. Depuis Deleuze, l'habitude est prise de parler plutôt d'*action* et de *réaction*. Certes, ces deux termes sont bien présents chez Nietzsche, mais pas dans une quantité suffisante pour les instituer en paradigme. Nous préfére-

tail important : la force (ou la faiblesse) n'est pas chez Nietzsche le signe d'une lutte contre l'autre, mais contre soi-même. Un homme dit fort n'est pas un puissant qui écrase ses adversaires, ou qui se hausse sur leurs épaules pour en triompher ; c'est un individu qui a une puissance suffisante pour créer quelque chose qui le dépasse. Dans l'optique de la volonté de puissance, c'est soi-même qu'il s'agit de dépasser, et non les autres. S'il avait vécu suffisamment longtemps, Nietzsche aurait donc vraisemblablement qualifié les nazis de faibles.

Cette typologie va jouer un rôle important dans la réflexion politique de Nietzsche, en y trouvant son application. C'est en effet la rivalité entre les faibles et les forts, entre ce qui nient et ce qui affirment la volonté de puissance, qui va déterminer l'ordre politique, et créer les institutions qui lui sont idoines. Et les faibles sont en plus grand nombre, dans le monde, que les forts. Leur avantage numérique leur permet d'asseoir leurs valeurs, leur culture : l'avis, même faux, même perverti, d'une multitude est beaucoup plus important que celui de quelques-uns. Cette multitude est alors péjorativement appelée « troupeau ». La loi du plus grand nombre aboutit à la démocratie : un cadre où prolifèrent les instincts des faibles, érigés en valeurs suprêmes (confort matériel, stabilité, et finalement stérilité dans leur rapport à la volonté de puissance) :

ce qui, en premier lieu, est utile au troupeau – et aussi en deuxième et en troisième lieu –, est aussi la mesure suprême pour la valeur de tous les individus¹¹.

Ce que Nietzsche reproche à la démocratie est donc moins le rejet de l'arbitraire du Prince que le nivellement de l'humanité sur des valeurs perverses et viciées :

s'il s'agit désormais dans toute politique de rendre la vie supportable au plus grand nombre possible, c'est affaire aussi toujours à ce plus grand nombre de déterminer ce qu'il entend par vie supportable¹².

Les individus se trouvent pour ainsi dire uniformisés et dilués dans une entité impersonnelle. Il ne prétend aucunement soumettre le troupeau à une loi qu'il estime meilleure, mais libérer les forces créatrices de l'humanité qui se trouvent empêchées de se développer par l'hégémonie tyrannique des valeurs faibles. C'est donc avec l'objectif de recréer les conditions d'un déploiement harmonieux de la volonté de puissance que Nietzsche critique la démocratie ; en aucun cas il ne veut se limiter à la simple destruction¹³.

rons donc nous référer au vocabulaire strictement nietzschéen, et emploierons les termes qu'il a consacrés : fort, créateur, faible ou esclave. Par ailleurs, la réaction n'est pas toujours négative chez Nietzsche, puisqu'elle peut être utilisée pour raviver l'action (cf. *Humain, trop humain*, § 26 : « *la réaction comme progrès* »).

11. *Gai Savoir*, § 116.

12. *Humain, trop humain*, § 438.

13. De manière générale, on l'a vu, la création est l'objectif que Nietzsche considère comme le plus important.

Et, dans le même moment, c'est contre un autre danger que veut lutter Nietzsche. Les faibles se trouvent finalement eux aussi les esclaves de l'État qu'ils ont voulu et institué. Ils sont dépossédés de leur liberté et de leur autonomie :

L'État, c'est le plus froid de tous les monstres froids. Il ment froidement, et voici le mensonge qui rampe de sa bouche : « moi, l'État, je suis le Peuple ». [...]

L'État ment, dans toutes les langues du bien et du mal ; et dans tout ce qu'il dit, il ment – et tout ce qu'il a, il l'a volé.

Tout en lui est faux ; il mord avec des dents volées, le hargneux. Même ses entrailles sont falsifiées. [...] Elle veut tout *vous* donner, si *vous* l'adorez, la nouvelle idole : ainsi elle s'achète l'éclat de votre vertu et le fier regard de vos yeux. [...]

Oui, c'est l'invention d'une mort pour le grand nombre, une mort qui se vante d'être la vie, une servitude selon le cœur de tous les prédicateurs de la mort !

L'État est partout où tous absorbent des poisons, les bons et les mauvais : l'État, où tous se perdent eux-mêmes, les bons et les mauvais : l'État, où le lent suicide de tous s'appelle – « la vie »¹⁴.

Le troupeau des faibles ne s'en rend pas compte – ces derniers sont en effet certains que l'État leur garantit leur confort, mais aussi trop couards pour oser entreprendre quelque action contre lui – mais l'État est finalement un formidable moyen de déshumanisation et de dépersonnalisation. L'État ne vise que sa propre survie, puisqu'il procède par la conception négative de la volonté de puissance dont il est l'émanation¹⁵. Il ne fait donc aucun projet à long terme pour l'espèce humaine, mais se contente de chercher, au jour le jour, de quoi assurer sa pérennité.

Finalement, face à la décadence dont souffrent la culture et les institutions politiques du troupeau, le « *médecin philosophe* » qu'est Nietzsche¹⁶ diagnostique le nihilisme. D'un point de vue strictement politique, le nihilisme se traduit par une apathie profonde des visées d'un État, une échéance à court terme, un refus d'un plan de développement, etc. C'est en raison de cette négation de la volonté de puissance au niveau de la communauté que Nietzsche condamne le nihilisme en politique. C'est alors qu'une solution va pouvoir être ébauchée par le biais de la philosophie. Nietzsche ne reste pas inactif devant le nihilisme, mais propose une réaction créatrice.

2. L'urgence d'une grande politique.

C'est par le biais politique que Nietzsche entend sauver l'humanité du nihilisme, et réveiller les forces créatrices qui sommeillent en elle. Le nihilisme, on l'a vu, provient d'une

La destruction n'est qu'une étape préliminaire, toujours compensée par un acte (re)créateur.

14 *Ainsi parlait Zarathoustra*, I, « de la nouvelle idole ».

15. Cf. *Humain, trop humain*, § 276, sur la correspondance entre un type humain dominant (numériquement) et sa culture.

16. *Gai Savoir*, Avant-propos, § 2.

conception négative de la volonté de puissance. Dès lors, c'est par un travail sur la volonté de puissance que la solution sera possible. Il convient par conséquent d'étudier la manière dont Nietzsche envisage de triompher du nihilisme. La volonté de puissance conçue positivement sur le modèle de l'expansion des forces vitales mène à l'idée d'un dépassement de soi. Appliquée à l'espèce humaine tout entière, cette idée conduit Nietzsche à ne pas considérer l'humanité comme une fin en soi, éternellement semblable à elle-même, et qu'il faut protéger contre toute mutation possible, mais comme une « tentative »¹⁷. L'humanité est une voie possible que peut emprunter le développement vital. Certes, Nietzsche se montre souvent très dur vis-à-vis des êtres humains, considérés comme une « maladie de la Terre »¹⁸, ou comme des créatures privées de sens : « ô triste et folle bête humaine »¹⁹. Cette apparente résignation cache en fait une espérance beaucoup plus importante : il demeure néanmoins possible de restaurer à partir de certains éléments de l'humanité le développement positif de la volonté de puissance. Prise dans ce mouvement dynamique, l'espèce humaine peut évoluer vers quelque chose qui la dépasse, mais qui est en même temps contenu en germe dans le processus vital : « le surhumain est le sens de la Terre »²⁰. C'est à partir de ce plan supérieur que va pouvoir être reprise l'idée de création :

Un autre idéal court devant nous, un idéal singulier, tentateur, plein de dangers, un idéal que nous ne voudrions recommander à personne, parce qu'à personne nous ne reconnaissons facilement le *droit* à cet idéal : c'est l'idéal d'un esprit qui se joue naïvement, c'est-à-dire sans intention, et parce que sa plénitude et sa puissance débordent de tout ce qui jusqu'à présent s'est appelé sacré, bon, intangible, divin ; [...] c'est l'idéal d'un bien-être et d'une bienveillance humains-surhumains, un idéal qui apparaîtra souvent *inhumain*, par exemple lorsqu'il se place à côté de tout ce qui jusqu'à présent a été sérieux, terrestre, à côté de toute espèce de solennité dans l'attitude, la parole, l'intonation, le regard, la morale et le devoir comme leur vivante parodie involontaire – et avec lequel, malgré tout cela, le *grand sérieux* commence peut-être seulement, le véritable point d'interrogation est peut-être seulement posé, la destinée de l'âme se retourne, l'aiguille marche, la tragédie *commence*...²¹

Le surhumain n'est pas le résultat d'une métamorphose de l'humain (trop humain), mais un objectif constamment placé à l'horizon, un but asymptotique qui entraîne indéfiniment le mouvement dynamique de création. Mais en même temps que l'humanité, Nietzsche remet en question toutes les productions de celle-ci : la culture et les valeurs. On comprend dès lors pourquoi le constat d'échec de l'humanité est si implacable : en condamnant l'espèce humaine dans sa totalité, Nietzsche entend convaincre qu'il est impossible aux êtres humains de se défaire du nihilisme, et que seuls y parviendront ceux qui auront le courage de rompre avec les

17. *Zarathoustra*, I, « De la vertu qui donne », § 2.

18. *Zarathoustra*, III, « De la vision et de l'énigme ».

19. *Généalogie de la morale*, II, § 22.

20. *Zarathoustra*, Prologue, § 3.

voies et les moyens humains. Toutefois, un redoutable problème se fait jour ici : Nietzsche continue à vivre, penser et écrire dans un monde peuplé d'êtres humains. Comment espère-t-il changer les perspectives nihilistes et accorder la suprématie à un nouveau genre qui n'existe pas encore ? Quels moyens se donne-t-il pour réaliser ce qu'une espèce entière ne réussit pas à effectuer depuis qu'elle est sur Terre ? Ce problème va se révéler capital pour comprendre ce qu'est la « *grande politique* » en laquelle nous voyons la forme achevée, c'est-à-dire structurée et englobant la totalité des êtres vivants²², de la philosophie de Nietzsche. Mais ce n'est pas en concevant cette grande politique comme l'œuvre active de la totalité des êtres humains qu'elle sera le mieux comprise. L'humanité a prouvé depuis longtemps son inaptitude à cette tâche, et c'est ce qui donne une légitimité à la position radicale de Nietzsche : c'est par ceux qui auront dépassé leur humanité qu'elle sera nécessairement menée²³.

Mais de qui s'agit-il donc ? Quels sont les individus qui réussiront à surmonter leur humanité en créant quelque chose au-delà d'eux-mêmes ? Se passer de l'humanité pour réaliser la grande politique signifie également abandonner tous les systèmes de repères humains. Ces derniers s'avèrent tout aussi corrompus par le nihilisme que leurs auteurs. La morale, la position d'un but *a priori* universel à toute existence humaine, la mesure humaine du monde sont devenues caduques à la pensée du surhumain. Le plan de Nietzsche, s'il est « *inhumain* »²⁴, n'est en rien barbare. C'est du point de vue du troupeau borné qu'il semble inhumain, et tombe dans l'ὄβρις. Mais cette ὄβρις devient la mesure même de la vie et de l'être, dans l'optique d'un dépassement de l'humanité. Le surhumain, vers lequel doit tendre la dynamique de ce dépassement, est « *le sens de la Terre* »²⁵. Nietzsche entend donc revenir à un ordre des choses plus conforme à l'ordre originel et positif de la volonté de puissance. Mais ce ne sera pas chose aisée. Il faut, en définitive, adopter une autre manière de penser, une pensée qui soit « *quelque chose de léger, de divin, de très proche parent de la danse et de la folle gaieté* »²⁶. Cette confrontation avec la divinité est certes dangereuse – on sait comment Nietzsche a vécu sa dernière décennie – mais la possibilité de la grande politique est à ce prix. Ceux qui retrouveront le sens de la Terre, qui adopteront cette manière divine de penser, et qui pourront mener la grande politique, Nietzsche les appelle les Philosophes. Ceux-ci ont pris

21 *Gai Savoir*, § 382.

22. Même si tous n'occupent pas nécessairement la place d'acteurs principaux.

23. La grande politique ne sera pas l'œuvre des surhumains, lesquels n'ont pas d'existence future assurée, mais sont posés par Nietzsche comme un modèle vers lequel tous les efforts de création et d'auto-dépassement doivent tendre.

24. *Gai Savoir*, § 382.

25. *Zarathoustra*, Prologue, § 3.

conscience de la finitude de leur humanité, et ont créé quelque chose au-delà d'elle. Ce dépassement est le résultat d'une lutte interne, de chacun contre ses propres instincts humains et non contre les autres. La voie du surhumain passe par cette lutte :

La victoire sur la force. Que l'on considère tout ce qui a été considéré jusqu'à présent comme « esprit surhumain », comme « génie », et l'on arrive à la triste conclusion que dans l'ensemble l'intellectualité de l'humanité a bien dû être quelque chose de très bas et de très pauvre : de sorte qu'il fallait peu d'esprit pour se sentir supérieur à elle ! Ah, qu'est-ce que la gloire facile du « génie » ! Comme son trône est vite atteint, comme son adoration est devenue un usage ! On se tient toujours encore à genoux devant la *force* – selon la vieille habitude des esclaves – et pourtant, lorsque doit être posé le degré de *vénéralité*, seul le degré de *raison dans la force* est déterminant : on doit mesurer de combien la force a été surmontée par quelque chose de supérieur et à quoi elle obéit en tant qu'instrument et moyen ! Mais il y a encore trop d'yeux pour une telle évaluation, et l'on va même jusqu'à considérer comme un crime l'évaluation du génie. Et ainsi, ce qu'il y a de plus beau se passe peut-être toujours dans l'obscurité, et s'effondre, à peine né, dans la nuit éternelle, – en quelque sorte le spectacle de cette force qu'un génie emploie *non pour des œuvres*, mais pour *lui-même en tant qu'œuvre*, c'est-à-dire à la domination de soi, à la purification de son imagination, à l'ordre et au choix dans les inspirations et dans les tâches qui surviennent. Toujours encore, dans ce qu'il y a de plus grand, dans ce qui mérite l'admiration, le grand homme est invisible comme une étoile trop lointaine : sa *victoire sur la force* reste sans témoin et par conséquent aussi sans chanson. La hiérarchie de la grandeur n'est toujours pas déterminée pour l'humanité passée²⁷.

Le philosophe est donc celui qui se prend lui-même comme matière première pour la réalisation d'une œuvre. Dès lors qu'il se prend lui-même comme matériau, il ne peut que se transformer dans le sens positif de la volonté de puissance. Il ne cherche qu'à s'améliorer, et non se hisser sur les épaules des autres pour les écraser et les dominer²⁸ – il se dépasse alors lui-même. Car surmonter (*überwinden*) n'est pas sauter par dessus (*überspringen*). Le philosophe triomphe du nihilisme en dépassant son humanité : il se départit de son instinct de domination, et crée ainsi de nouvelles valeurs, affirmatives, indépendantes de celles de l'humanité qui demeurent négatives. La transmutation des valeurs est donc la seule manière de triompher du nihilisme. Il s'agit par conséquent d'une « *nouvelle espèce de philosophes* »²⁹. C'est en revanche le troupeau des faibles qui ne peut que sauter par dessus l'obstacle, incapable qu'il est de s'apercevoir que le véritable obstacle au développement harmonieux et positif de la volonté de puissance, ce n'est autre que lui-même.

Se pose alors le problème d'appliquer cette solution au problème du nihilisme à l'ensemble de l'humanité. Car Nietzsche ne peut lui imposer ses idées par la force, puisque ce serait faire preuve de faiblesse en reprenant l'instinct de domination du troupeau. Mais ce même troupeau ne peut pas choisir de lui-même de sortir du nihilisme, car il est persuadé que

26. *Par delà Bien et Mal*, § 213.

27. *Aurore*, § 548.

28. Comme le fait le Bouffon de la tour (*Zarathoustra*, Prologue, § 6), et, rappelons-le encore une fois, comme tentèrent réellement de le faire les Nazis, trahissant ainsi ouvertement la pensée de Nietzsche.

29. *Par-delà Bien et Mal*, § 2 ; ces philosophes de genre nouveau étaient déjà annoncés au § 289 du *Gai Savoir*.

ses valeurs sont celles qui conviennent. C'est pour résoudre cette difficulté que Nietzsche aura l'idée de la grande politique. Face au péril du nihilisme, il n'est d'autre alternative :

Je pense à une telle aggravation du danger de la Russie que l'Europe doit se déterminer à devenir dans les mêmes proportions dangereuse, c'est-à-dire *recevoir une volonté unique*, par le moyen d'une nouvelle caste régnant sur l'Europe, une longue et redoutable volonté qui puisse se fixer des objectifs pour des millénaires : – par-là enfin la comédie qui n'a que trop longtemps duré d'une Europe de petits États, avec sa toison chatoyante de dynasties et de démocraties, arriverait à son terme. Le temps pour la petite politique est révolu : déjà le prochain siècle engagera le combat pour la domination de la Terre, – l'*obligation* de mener une grande politique³⁰.

Face au nihilisme russe, celui de Dostoïevski, encore plus virulent que le nihilisme européen, Nietzsche ne conçoit d'autre solution que d'unifier toutes les perspectives politiques européennes, dans l'optique d'une domination de la Terre. Avec toutes les réserves que nous avons exposées quant au moyen d'action qu'il se donne réellement, il convient de préciser que l'application de la grande politique ne pourra s'effectuer de manière habituelle. Les philosophes, à qui échoit cette tâche, devront se servir des nouvelles valeurs pour y parvenir, ainsi qu'inventer une nouvelle manière d'exercer le pouvoir.

3. Le règne des philosophes.

Ce sont bien les philosophes qui appliqueront la grande politique. En effet, ils ont déjà traversé l'épreuve du nihilisme, ils ont entrevu le surhumain, retrouvé le sens de la Terre, et créé de nouvelles valeurs au-delà d'eux-mêmes. Les philosophes sont donc ceux qui sont le mieux placés pour sauver l'humanité du nihilisme en jouant un rôle politique :

Les philosophes authentiques sont des dirigeants et des législateurs : ils disent "c'est ainsi que cela doit être !", ils déterminent premièrement la direction et l'objectif de l'être humain et s'appuient pour cela sur le travail préparatoire de tous les ouvriers philosophes, de tous ceux qui sont venus à bout du passé, – de leur main créatrice ils saisissent l'avenir, et tout ce qui est et qui a été devient pour eux un moyen, un outil, un marteau. Leur "connaissance" est *création*, leur création est une législation, leur volonté de vérité est – *volonté de puissance*. – Y a-t-il aujourd'hui de tels philosophes ? Y a-t-il jamais eu de tels philosophes ? Ne doit-il pas y avoir de tels philosophes ?...³¹

Les lois qu'ils instaurent sont les lois mêmes de l'ordre originel de la volonté de puissance. C'est en fonction de cette conception que les philosophes peuvent légitimement prétendre que leur solution au nihilisme est bien celle qui convient. Mais il ne faut surtout pas concevoir leur législation ou leur exercice du pouvoir sur le modèle habituel. Ils ne peuvent imposer ces lois au troupeau, car elles se dénatureraient aussitôt qu'elles seraient employées dans une perspec-

30 *Par-delà Bien et Mal*, § 208.

31 *Par-delà Bien et Mal*, § 211

tive de domination. Il s'agit de nouvelles valeurs, qui ne peuvent pas être pensées en référence à celles du monde actuel. Nietzsche lui-même ne sait pas quelles elles sont (ou seront), car il n'a eu que le pressentiment du surhumain comme perspective possible pour sortir du nihilisme – ce qui, en soi, est déjà une avancée de la pensée très louable. Son relatif silence à ce sujet ne provient pas d'une volonté de cacher sa pensée, mais d'une ignorance du contenu qu'elle doit effectivement prendre. Ce seront les philosophes, ceux qu'il attend et espère³², qui compléteront ce mouvement. À leur charge de trouver une manière pour que le troupeau accepte la voie hors de l'humain qu'ils lui proposent.

S'ils ne peuvent les imposer directement et agir par la force, ils devront alors ruser et accomplir leur mission progressivement. Le point essentiel est d'établir un plan qui prenne en compte l'humanité pour un très long terme. C'est par un travail sur la valeur qu'ils peuvent y parvenir : c'est elle qui est à l'origine du nihilisme, c'est elle qui le transporte dans la culture, et c'est elle aussi qui en fournira le remède. La valeur est en quelque sorte un φάρμακον : nuisible ou bénéfique, selon les usages. Forcée dans l'esprit de la conception négative de la volonté de puissance, elle instaure dans la culture le nihilisme qui infecte progressivement les autres valeurs pour proliférer tranquillement. En revanche, elle peut le combattre efficacement si elle se fonde sur le sens de la Terre. Ce n'est qu'en fonction de la volonté de puissance et de son extension pour l'espèce humaine que les valeurs trouvent leur utilité. Les forces nihilistes, c'est-à-dire conservatrices, dégagées par les valeurs du troupeau ne vont pas être supprimées, mais complétées par d'autres forces, provenant des philosophes qui ont déjà accompli pour eux-mêmes la transmutation des valeurs. La légitimité de la fonction législative du philosophe provient donc de la volonté de puissance : elle dispense non seulement une certaine conception du monde et de la vie, mais elle procure également les moyens de la réaliser. Les valeurs, dans les mains des philosophes législateurs, vont devenir lois. Mais comment pourront-ils les faire accueillir par le troupeau ? Nous savons déjà que ce dernier exclut de son sein les philosophes. Ils devront dès lors ruser pour imposer les nouvelles valeurs. Car il s'agit bien ici d'une imposition : la grande politique relève d'une nécessité vitale pour l'espèce humaine face au péril mortel du nihilisme. Toutefois, cette imposition ne peut se produire immédiatement, au grand jour, en un seul mouvement, puisque le troupeau la refuse. Le problème le plus important de la grande politique de Nietzsche se révèle ainsi : il s'agit de savoir comment concilier la nécessité de la transmutation générale de toutes les valeurs et le refus superficiel du peuple d'appliquer cette transmutation.

32. Cf. entre autres, *Par-delà Bien et Mal*, § 2 ou § 211.

Toute participation directe des philosophes législateurs à la vie politique semble donc exclue aux yeux de Nietzsche. Les philosophes vont certes régner, mais non pas gouverner : ils ne peuvent qu'établir leurs lois à distance, par la médiation du milieu culturel. De même qu'au billard on ne vise pas directement le trou, mais la bande pour que la boule lancée fasse tomber dans l'orifice, par rebonds successifs, un maximum d'autres boules, de même les philosophes législateurs ne vont pas mener de politique ouverte, mais ils resteront dans l'ombre. Ils proposeront des lois, c'est-à-dire qu'ils créeront des valeurs puisque des lois provenant directement d'eux seraient refusées, de telle sorte que l'objectif escompté soit atteint en plusieurs étapes. Puisqu'ils agissent médiatement, leur objectif lui aussi ne sera atteint que par détours successifs. La grande politique est donc grande en ceci qu'elle se joue à un plan supérieur à celui des affaires humaines, tout en y ayant des conséquences. Quelle médiation faudra-t-il alors utiliser ? Les philosophes doivent prendre un masque qui n'effraie pas le peuple, pour qu'ils ne soient pas refusés ; ils devront donc agir à l'insu du troupeau. Curieuse politique que celle qui se joue véritablement pour le bien de l'humanité, mais en grande partie contre elle... Nietzsche ne demande pas en effet à ses philosophes d'exercer le pouvoir pour eux-mêmes ; ils n'ont pour objectif que de continuer la tâche de transmutation qu'ils ont déjà effectuée pour eux, et de l'appliquer à la communauté humaine. Les philosophes agissent ainsi par désintéressement, par conviction, motivés par la volonté de puissance qui les incite à la reproduire à grande échelle. Ils agissent par conséquent dans l'ombre. Ils doivent travailler de sorte que les effets qu'ils escomptent soient réalisés ; peu importe la durée pour que cette réalisation soit effective. Ils doivent prendre en compte la sensibilité du troupeau. L'influence qu'ils exercent est telle qu'ils connaissent et savent anticiper les réactions du troupeau à leurs stimulations, et prévoient ainsi la réponse. Ils leur faut donc agir en fonction du climat de nihilisme dans lequel baigne toute la civilisation européenne, et faire en sorte que la réponse du troupeau soit conforme à la conception positive de la volonté de puissance. De la sorte, chaque philosophe se trouve nécessairement relégué à l'écart du monde, ayant une certaine efficacité en lui sans en être véritablement partie prenante, car il voit au-delà. Le troupeau pâit dans la vallée, et le philosophe est chargé de le mener vers une autre vallée, où l'herbe n'est pas empoisonnée, car il sait où se situe cette vallée, lui qui se place « *en haut des montagnes* »³³.

Mais le troupeau ne s'aperçoit pas de l'action des philosophes dans la grande politique. Il croit que c'est toujours lui qui décide, et reste pris dans le fantasme d'une République bien réglée et qui ne peut que perdurer. Cependant, ce sont les philosophes qui l'amènent à prendre

33. *Par-delà Bien et Mal*, Postlude.

telle ou telle décision, qui orientent ses choix. Ils exercent ainsi une véritable influence sur le troupeau de telle sorte qu'ils parviennent peu à peu à le modeler et à le placer dans la voie salutaire hors du nihilisme. Une telle influence, un tel dressage (*Zucht*) vise à terme une sélection (*Züchtung*) de l'espèce : Nietzsche reprend ainsi le mouvement de l'humain vers le surhumain, qui se profile à l'horizon mais ne sera jamais atteint. De tels termes paraissent certes excessifs, et peuvent laisser croire que Nietzsche entend réduire l'humanité en esclavage, au service des philosophes³⁴, mais, nous l'avons vu, une telle hypothèse ne soutient pas la référence à la volonté de puissance, qui anime véritablement les philosophes. Ces termes sont donc là pour renforcer l'idée d'une métamorphose espérée vers la surhumanité. La grande politique constitue bien dès lors un dressage de l'espèce humaine, pour en sélectionner les meilleurs éléments afin de se rapprocher du surhumain. Cette nouvelle race, attendue et espérée, n'est pas une race au sens biologique du terme. Nietzsche n'a pas pour objectif de forger une race unique, fondée sur la souche aryenne, comme certains ont pu le penser. Par race nouvelle, il convient ici d'entendre la transformation de l'espèce humaine dans sa totalité, et non le développement hyperbolique d'une race déjà existante à l'exclusion de toutes les autres. Le problème que le philosophe de Sils-Maria met au jour n'est pas seulement culturel, il est avant tout humain. C'est l'humanité dans son ensemble qu'il s'agit de surmonter, de transformer, de métamorphoser.

L'influence des philosophes législateurs amène le troupeau à croire que c'est lui qui est à l'origine de chaque orientation politique nouvelle. Mais, bien évidemment, cela prendra énormément de temps. La grande politique se donne un objectif à très long terme. Aucun philosophe législateur ne la verra atteinte. Il convient également de préciser que les philosophes agissent sans forcément se concerter. Du fait que Nietzsche condamne tout régime politique, il semble difficile d'imaginer que les philosophes puissent reconstituer à leur échelle une société réglée et policée, où les décisions seraient prises en commun et où à chacun échoirait une tâche bien précise dans la réalisation de la grande politique. Les philosophes influent certes sur le cours des affaires humaines, mais c'est uniquement la conception positive de la volonté de puissance qui les pousse à agir. Leurs actions respectives se rejoignent donc dans le même résultat. Pour cela, il n'est aucunement besoin qu'ils se concertent. Le sens de la Terre

34. Cf. en ce sens Klossowski, *Nietzsche et le Cercle vicieux*, Paris, Mercure de France, 1969. Il considère en effet la grande politique comme un « complot » (p. 177), visant à transformer le troupeau en « esclaves effectifs qui travaillent à leur insu pour ces maîtres occultes, donc pour la caste contemplative qui ne cesse de former les "valeurs" et le sens de la vie » (p. 234), au mépris de la cohérence de sa thèse avec les concepts que Nietzsche a réellement forgés.

leur donne à chacun la même conception du bien commun : la métamorphose de l'humanité. Les philosophes peuvent par conséquent agir isolément ; c'est sur le plan global de l'ensemble de l'humanité que se mesurera l'action des philosophes. Ce qui fait la force politique des philosophes, c'est leur relative autonomie : ils n'exercent pas le pouvoir en tant que tel, mais contribuent tous à leur manière à la réussite de leur objectif.

C'est donc de l'intérieur du troupeau que les philosophes règnent : ils semblent l'intégrer totalement, alors qu'ils le dirigent dans l'ombre. S'ils ne se concertent pas pour cela, ils forment néanmoins une certaine communauté, que nous pouvons penser sur le modèle de la constellation :

Il y a vraisemblablement une énorme courbe invisible, une route étoilée, dans laquelle nos voies différentes et nos objectifs sont conçus comme de petites étapes³⁵.

De même que les étoiles constituent dans le ciel un semis sans structure apparente, comme planté au hasard sur la voûte céleste, mais que la connaissance des constellations suffit à ordonner, de même les philosophes semblent faire partie intégrante du troupeau, en ceci que rien de leur action concernant la grande politique n'apparaît ouvertement. En revanche, un lien subtil et ténu, de même nature que celui qui regroupe les étoiles éparses en une constellation, réunit les philosophes : leur œuvre personnelle, leur contribution à la grande politique. Les philosophes législateurs sont autonomes, ils agissent en fonction de leur propre écoute du sens de la Terre, mais si l'on se place au point de vue de la totalité, alors les actions, les contributions des différents philosophes à la grande politique se rejoignent.

*

En définitive, c'est bien une « *domination de la Terre* »³⁶ que Nietzsche envisage avec la grande politique. Les philosophes tendent à imposer au monde leur loi, mais celle-ci provient elle-même de l'écoute origininaire du sens de la Terre. Cette domination sera bien effective, puisque c'est l'unification de l'humanité sous une même loi, ou plutôt sous un même ordre, qui est à terme visée. Mais la Terre ne sera en rien passivement assujettie par les philosophes ; au contraire, ces derniers lui permettront de retrouver sa prédominance. La domination de la Terre n'est donc que la manière double dont s'organise effectivement la grande po-

35. *Gai Savoir*, § 279. Il s'agit, à l'origine, d'une réconciliation malgré tout avec Wagner, mais qui illustre parfaitement la réunion des efforts des philosophes dans la grande politique.

36. *Par-delà Bien et Mal*, § 208.

litique : le retour à un ordre naturel, lui-même étendu à la totalité du monde. Loin de faire preuve de velléités d'établir une dictature occulte, la théorie politique de Nietzsche prétend restaurer la relation primordiale et originelle entre l'être humain et le monde, la nature. De la sorte, en retrouvant le processus naturel d'évolution, l'humanité pourra petit à petit se métamorphoser sur le modèle du surhumain. La pensée de la grande politique est certes élevée, et requiert des efforts pour que l'on puisse parvenir à elle, mais si Nietzsche reste relativement discret sur son compte, c'est pour mieux laisser aux philosophes de l'avenir la possibilité d'agir.

Par là même, c'est toute la philosophie de Nietzsche qui se trouve unifiée par la grande politique, notion autour de laquelle elle gravite. Elle vient prolonger le mouvement de transmutation des valeurs, le reprendre au niveau collectif, et dès lors renforce la cohérence des différents concepts précédemment forgés par Nietzsche. Il est dès lors possible de prendre conscience du fait que Nietzsche, loin d'être un terroriste voulant détruire la société humaine, est en fait profondément animé par la conception du bien commun, celui de la vie, mais aussi celui de la survie de l'humanité sous une forme supérieure.